

of poems caught between a poetics of fullness and one of minimality: *Pleines marges*. As Chappuis observes in a *prière d'insérer*, much here, moreover, is predicated upon a movement of the poem towards the other: friend, phenomenal presence, reader even (but less explicitly). The "things" of our *ontous* thus give themselves / are taken up in the *poiesis* at stake, "images" curiously spectral, absent, mirroring symbolically the ephemerality, the anonymous slippage of being from which they emerge. "La plaine sous des amas de brume," "corneilles au matin [, noirâtre, dispersées]," "clocher, saules, rive ébréchée:" the fragile, transparent "impalpable remue-ménage" of what is, effacing itself at the very moment of its discreet or flamboyant spurting forth towards us, within us.

"Montagnes de songe, de brume: / mots délestés de leur sens:" all, world and words, seems vaporous, porous, free — liberated from what would weigh them down notionally, ideologically. No fixed meaning, but everything "chant / au bord du vide," everything — world and words — at once surging music and quickly swallowed presence, exquisitely signing its self-investiture and its abdication in moving synonymy. What is, then, constructed? "[Une] charpente musicale / toujours en cours de rénovation"... *Pleines marges* gives us a poetry of time and timelessness, simple concrete flagrancy and trembling mystery, "splendour" and soft hauntedness.

**Michael Bishop**  
Dalhousie University

**Alain Beauregard. *Délire à la dérive.***  
Poésie. Ottawa: Vermillon, 1997.

On sait l'importance que l'éditeur du Vermillon accorde à la poésie. Aussi ouvre-t-on chaque recueil présenté avec tant de soin, en s'attendant à y lire, sinon des merveilles, du moins de quoi élever son cœur.

Quand j'ai fermé le dernier recueil d'Alain Beauregard, ce sont d'abord les yeux que j'ai levés vers le ciel, peut-être pour y compter les «étoiles fugueuses» (27) dont il est beaucoup question dans *Délire à la dérive* et que je vois en si petit nombre de là où je vis, qu'il me faut des poèmes comme ceux-là pour me les rappeler ainsi que tout ce qui fuit avec elles, soit l'enfance, le temps, le brouillard même qui «s'évapore / tout repu / de rosée» (26).

C'est peut-être ce que tente de retenir cette plaquette où de petits poèmes espacés par de grands silences blancs disent de belles choses dont on ne saisit, le plus souvent, que la musique : «Étourdis par l'aile du vent / Mille violons assoupis / S'éveillent s'étirent s'affolent» (25). Et si le cœur, ainsi bercé, est mieux servi que la raison, c'est peut-être parce que le verbe est souvent invisible et qu'il ne reste, sur la page, que des éclats de pensées, sous forme de substantifs suivis de leur complément.

Ce n'est peut-être pas tout à fait le délire, mais cela s'approche dangereusement de la dérive.

**Pierre Karch**  
Université York